

## **Genèse d'un numéro de *Sud* :**

### **« Algérie, l'exil intérieur »**

**Jean-Claude Xuereb**

Je n'ai longtemps été, à partir du numéro 1 paru en mai 1970, qu'un fidèle abonné de la revue SUD, où Jean Malrieu avait eu la gentillesse de publier une note de lecture sur deux de mes recueils. Chaque trimestre, la livraison de la revue m'apportait une bouffée d'oxygène poétique parmi les contraintes du dur métier que j'exerçais alors. Ma première contribution fut la parution, en 1991, d'un texte intitulé « Invitation à la lecture de Gaston Puel » à l'occasion d'un fronton consacré à ce poète, ami de longue date. C'est seulement en 1993 que, libéré des contraintes professionnelles, j'entrai au conseil de rédaction de SUD.

C'est ainsi qu'un mercredi par mois au moins, j'ai emprunté le couloir obscur de la rue Sainte et franchi la porte au large verrou du local où toute tabagie était interdite. Parmi les cartons et sous le portait faunesque d'un Frédéric Jacques Temple couronné de lauriers, on y discutait, souvent avec humour et causticité, de l'avancement des numéros en cours. Lors d'une nouvelle parution, on y préparait avec fébrilité les enveloppes destinées aux abonnés et l'emballage. Chacun étant invité à proposer des thèmes pour les numéros futurs, je lançai l'idée en juin 1994 d'un numéro qui serait consacré à l'Algérie. Dans les déchirements que connaissait ce pays, il me semblait important de présenter un ensemble de textes écrits par ceux qui, appartenant à des générations successives, y étaient nés, y avaient vécu ou y vivaient encore. Il s'agissait, au delà des clivages politiques, historiques ou religieux, de montrer l'attachement de ces hommes et de ces femmes à cette terre de lumière et de violence et la continuité de l'inspiration et de l'expression poétique, notamment en langue française, malgré les vicissitudes de l'histoire.

Si j'ai dédié ce numéro à Jamel Eddine Bencheikh, « frère d'exil », c'est parce qu'il me fut d'emblée d'un précieux secours dans le choix des écrivains à contacter. Les premiers échanges épistolaires, à partir de septembre 1994, se révélèrent fructueux, avec Leïla Sebbar, Jean Pélégri, Annie Cohen qui, outre leur adhésion au projet, me facilitèrent d'autres contacts, développant ainsi une véritable chaîne de solidarité. De manière inespérée, un étudiant de Grenoble me proposa en particulier des poèmes inédits de Tahar Djaout, poète assassiné.

Jules Roy m'ayant donné son accord de principe, j'exprimai le souhait qu'il m'adressât un texte aussi émouvant que celui qu'il avait précédemment publié dans SUD en hommage à Audisio. Je reçus en réponse un mot à l'écriture tremblée où il me disait : « Je ne retrouve pas ce texte sur Audisio, envoyez m'en rapidement une copie, car je m'en vais... » Inutile de dire que je m'empressai de lui adresser cette photocopie. Heureusement pour lui, et malgré son grand âge, il devait vivre quelques années encore et en pleine lucidité. A quelque temps de là me parvint sa contribution intitulée « la route des eucalyptus ». Ce texte était magnifique, mais dactylographié et surchargé d'innombrables corrections manuscrites, il était très difficilement déchiffrable. Je consacrai des heures à le transcrire mot à mot, afin d'être sûr de l'établir dans son ultime état. Un mois plus tard, je dus essuyer les reproches téléphoniques de « Julius » : « Alors, quand sortez-vous mon texte? Sans doute tirez-vous quelque avantage de la publication de cette revue... » Exaspéré, je répliquai vertement et raccrochai l'appareil. J'informai de l'incident Jean Pélégri qui se chargea de rappeler à l'ordre son irascible ami. Je reçus peu après de Jules Roy un mot très bienveillant, proche de l'excuse. Pour comble de malchance, l'une des rares coquilles qui ait résisté à nos relectures attentives figure à l'intérieur du texte de Jules Roy et elle est monumentale. Le texte indique en effet:

Bientôt un nuage de sauterelles  
se précipitera sur les viandes (sic) et les morts

au lieu de :

... sur les vivants et les morts

Imaginant à l'avance la réaction de l'auteur, j'ai corrigé à la main l'exemplaire qui lui était destiné. Curieusement, il ne s'est rien passé. Peut-être l'injustice de son premier courroux l'avait-elle incité à la modération.

J'avais rencontré le peintre et sculpteur Louis Bénisti, - auteur de la stèle dressée à Tipasa en l'honneur de Camus -, en 1995, au château de Lourmarin. Alerte nonagénaire, il avait conservé toute sa verdeur d'esprit et son pouvoir de séduction. Il m'envoya un texte de souvenirs d'enfance à Alger, sous le titre « Au soleil sans chapeau », dont la fraîcheur d'écriture m'enchantait. Il y joignit une série de dessins représentant le port et la casbah d'Alger. Il manifesta son impatience d'être publié de manière beaucoup plus subtile. Malgré les assurances que je lui avais données, il exprima ses inquiétudes en téléphonant à Jean Pélégri à plusieurs reprises. Sans doute pressentait-il sa fin prochaine : il s'éteignit en effet le 1<sup>er</sup> mai 1995, sans avoir éprouvé l'ultime bonheur de voir son texte et ses dessins imprimés.

Le peintre et poète algérien Hamid Tibouchi nous offrit une série de calligraphies qui devaient illustrer harmonieusement le numéro en préparation.

Les textes recueillis, œuvre de vingt huit écrivains, révélaient un esprit d'ouverture, une richesse et une diversité d'inspiration qui répondaient parfaitement à l'esprit dans lequel ce numéro voulait être conçu. Seuls, deux textes furent écartés qui s'intégraient mal, par leur sujet ou leur qualité d'écriture, à l'ensemble. Malgré la forme lenifiante de ces refus, l'un d'eux me valut un harcèlement téléphonique d'injures. Cela

fait partie des risques qu'il faut bien accepter dans ce genre d'exercice.

Mohamed Dib m'avait adressé une série de poèmes, tels que je les aime, en ce qu'ils allient concision, profondeur et émotion. Il m'invita à lui dire franchement si ces textes ne convenaient pas, afin qu'il puisse m'en envoyer d'autres. Au regard de l'ombrageuse prétention de quelques écrivains, cette simplicité et cette modestie me semblent la marque de l'un des plus grands écrivains algériens francophones vivants.

Plusieurs difficultés restaient à résoudre : l'ordre de présentation des textes devait comporter une certaine logique et faire en sorte de ne froisser aucune susceptibilité. Cette dernière préoccupation me conduisit à écarter la présentation bio-bibliographique des auteurs. Pour les uns, déjà très connus, cette présentation eût été superflue ; pour les autres, peu connus ou carrément inconnus, elle eût été insuffisamment étoffée. En tête, la place revenait de droit à deux poètes algériens assassinés, Youcef Sebti et Tahar Djaout et à un jeune poète arabophone suicidé, Abdallah Boukhalfa. Bien sûr, dans ce florilège, manquaient à l'appel les grands anciens pour lesquels je n'avais pu obtenir d'inédits : Feraoun, Mammeri, Kateb Yacine, Camus, Sénac. Roblès m'avait promis un texte. Malheureusement sa maladie et sa disparition proche ne lui avaient pas permis de donner suite. Précédant l'initiative du journal *Le Monde*, devenue célèbre par une transposition théâtrale, nous avons publié des extraits anonymes d'émouvantes lettres envoyées d'Alger en novembre - décembre 1994.

J'ai tenu à inscrire, en exergue à l'ensemble, trois citations qui m'ont paru refléter fidèlement le sens de notre démarche: d'abord une réflexion de Camus extraite d'un texte écrit en 1940 ( la date a son importance) intitulé « Les amandiers », repris dans *L'été* :

La première chose est de ne pas désespérer. N'écoutons pas ceux qui crient à la fin du monde

La deuxième citation est de René Char :

Notre héritage n'est précédé d'aucun testament (*Les feuillets d'Hypnos* 1943/1944)

Enfin Hannah Arendt nous invite à relire l' Histoire récente à la lumière révélatrice de l'actualité :

Il se pourrait qu'aujourd'hui seulement le passé s'ouvrît à nous avec une fraîcheur inattendue et nous dît des choses pour lesquelles personne encore n'a eu d'oreilles.

Cette troisième citation est extraite de *La crise de la culture*, publiée, par une étrange coïncidence, en 1954.

Tel qu'il se présente, ce numéro hors série 1995 de SUD n'a, à ma connaissance, suscité aucune remarque défavorable, ni des écrivains qui ont accepté d'y apporter leur contribution, ni de ses lecteurs. Il me paraît avoir, grâce à l'authenticité et à la qualité des écrits qu'il contient, conservé une vivante et vibrante actualité. Il apporte un témoignage de pluralisme, de tolérance et de respect de l'autre dont la force et la valeur persistent face au totalitarisme, aux intégrismes et à toute forme de violence, alors même que persiste encore en Algérie le bruit des armes.

